

Philippe Langlet

Le Poignard et le Cœur



Éditions de La Hutte

BP 8 - 81340 Valence d'Albigeois

Site Web : www.editionsdelahutte.com

Adresse e-mail : contact@editionsdelahutte.com

Introduction

Les Maçons ont des perceptions très diverses de leurs propres *rituels*, et cela induit des différences notables dans les usages. Pourtant, cela ne peut oblitérer complètement l'origine des textes, et des *Instructions* qui y sont attachées. Ces perceptions, en effet, ne sont pas dues aux textes eux-mêmes, mais le plus souvent au contexte de leur émergence. En France, par exemple, elles ont été générées par quelques causes bien identifiées, pour la plupart résultats multiples d'un rejet violent du catholicisme (de l'Église, en particulier) par une partie de la société française, à un moment de son Histoire.

Il a semblé alors que la société s'était divisée en deux camps irréductiblement opposés, ceux qui restaient chrétiens, d'un côté, ou majoritairement catholiques, et les anticléricaux de l'autre, chez lesquels on trouvera des Maçons en grand nombre. Le même mouvement anticatholique s'était produit en Angleterre au cours du XVI^e siècle et pour suivi au siècle suivant.

C'est par un passage de l'anticléricalisme déclaré à un anti-christianisme militant que les Maçons français se sont illustrés durant plusieurs décennies, leurs rituels révélant alors, par bouffées, les courants

idéologiques qui traversaient la société. On voit, en effet, des rituels se transformer sur le plan du vocabulaire, et des notions qu'ils contiennent et qu'ils enseignent. On y supprime sans coup férir, dans les textes du Rit écossais ancien et accepté, par exemple, tous les termes pouvant laisser supposer des proximités religieuses trop affirmées : on raye le mot *âme* ou l'expression *actions de grâce*, comme l'invocation au *Grand Architecte de l'Univers*. On ne voulait rien tant, alors, que ressembler au Rit Français qui avait déjà amorcé ce tournant. On supprime des paragraphes entiers et, plus généralement, toutes les prières¹. Cela a eu aussi pour conséquence la disparition de certains postes d'Officiers, comme les *diacres* dont certaines tâches ont été affectées à l'Expert et au Maître de cérémonies.

Les rapports avec le religieux sont ainsi devenus extrêmement passionnels, avec toutes les conséquences que les passions extrêmes entraînent sur la réflexion. Les Maçons (français) ont commencé à chercher les racines de leurs rituels dans des passés fort lointains, antiques, exotiques et assez systématiquement païens, en évitant tout rapport avec une chrétienté qui, pourtant, continuait à baigner leur quotidien. L'accès même aux anciens textes maçonniques, ou qualifiés comme tels, ne les a pas *convaincus* du fondement chrétien de leurs rituels, et des éléments présents. Auraient-ils acceptés de l'être ?

Ces racines ont été, au mieux, prises pour une contrainte imposée par les *superstitions* des sociétés passées, dont la marche victorieuse sur le sentier lumineux de la libération idéologique pourrait les affranchir. N'étaient-ils pas, n'étaient-elles pas, des « Maçon(ne)s libres dans des Loges libres » ? On a alors couru, pour expliquer l'environnement rituel, au-devant de différentes théories destinées à masquer l'évidence.

1. Langlet 2006c.

Introduction

On a, ainsi, au bout de quelques générations de Maçons formés de cette manière, oublié ces racines.

Elles sont, de ce fait, devenues étrangères et, de normales, se sont transformées en développements déconcertants. C'est si vrai que, lorsqu'on les rappelle, ou que l'on se donne la peine de les mettre en évidence, plus d'un en est encore fort surpris. Cela peut aller jusqu'à déclencher des poussées d'hostilité.

Mais les passions ne font qu'apporter trouble et émotion dans un domaine où le calme et l'étude sont nécessaires. À vouloir « se libérer » de préjugés du passé, on en est venu à fabriquer un carcan de préjugés des plus rigides, peut-être même davantage contraignant que les cadres de pensée anciens que l'on avait supposés, sans bien les connaître, intolérables. Là aussi, le mieux pouvant être l'ennemi du bien, les sentiers tortueux imposés par les nouveaux préjugés n'ont pas réellement libéré les Maçons, dans leur quête ancienne de la Vérité et de la Vertu.

Dans le chapitre I de sa Constitution, la Grande Loge de France déclare pourtant : « Dans la recherche constante de la vérité et de la justice les Francs-Maçons n'acceptent aucune entrave et ne s'assignent aucune limite ». Les textes dont disposent ces Maçons contiennent tous les outils nécessaires pour atteindre ce but. Il est vrai qu'il est préférable de se servir des textes les plus anciens pour avoir une chance de découvrir ce qu'enseignent les textes les plus récents, qui contiennent souvent des interprétations additionnelles, fondées, justement, sur quelques préjugés déformants.

Les rituels maçonniques, les *Instructions*, les anciens documents, catéchismes et anciens serments, révèlent ce que l'on appelle le *double héritage* des sociétés occidentales : celui, classique, des Grecs et de Rome et celui, oriental, véhiculé par le christianisme primitif. Il sera pour-

tant nécessaire d'y ajouter ce qui est du domaine celte ou germain, déjà présent sur les territoires qui ont formé l'Occident chrétien. Le christianisme est fondé en grande partie sur la Bible, sur les deux Alliances *ensemble*, mais la formation de sa pensée repose aussi sur un grand nombre d'autres textes. Ces deux héritages ont été intégrés par la tradition occidentale qui a parfois rejeté explicitement ce qui venait des « païens » mais qui a su, en fin de compte, comment et sous quelles conditions l'intégrer. On a ainsi parlé du pouvoir intégrateur formidable de l'institution chrétienne. Elle a assimilé ceux des outils païens qui lui semblaient utiles, pour expliquer ce que proposait l'enseignement apostolique. Ainsi, la présence des arts libéraux peut surprendre si on les oppose comme *savoir païen* au savoir chrétien, mais elle s'explique fort bien, car les différents « arts » ont participé dès le début à la formation des pères de l'Église, comme saint Augustin (354-430) en est un exemple éclatant.

Ce savoir est passé, comme *programme d'enseignement*, de l'Antiquité classique au moyen âge occidental, et cette structure, avec toutes les imperfections que comporte tout découpage de la connaissance humaine, a continué, parfois, d'être adoptée jusqu'au début du xx^e siècle. L'enseignement médiéval, des écoles canoniales et monastiques, l'avait placé au cœur de ses études. Aux xi^e-xii^e siècles, l'école de Saint-Victor² se fonde sur cette organisation en y ajoutant d'autres disciplines. La place des arts libéraux n'est jamais démentie et elle trouve naturellement sa place dans les rituels et les textes de la Maçonnerie qui est, en cela, l'héritière des savoirs médiévaux et des grandes écoles de cette époque.

2. Une dynastie de chanoines réguliers (l'École de Saint-Victor) s'est illustrée par des écrits très divers (poésie, métaphysique, études bibliques, théologie). Cf. Sicard 1991.

Introduction

C'est ainsi que les *techniques rhétoriques* ont une importance considérable en Maçonnerie, même si l'on ne les identifie pas nettement comme telles, et même si les Maçons tentent parfois d'en faire autre chose. Elles sont utilisées, avec toute l'acuité nécessaire, en tant que technique de *transformation de la conscience* et non comme technique d'argumentation judiciaire, ce qui n'est qu'une de leurs facettes. Elles servent d'outils à l'exégèse maçonnique et les rapprochements que l'on peut faire avec les méthodes monastiques sont nombreux, et appartiennent à des domaines variés. Beaucoup d'outils présents dans les textes maçonniques et, en conséquence, dans les rituels, sont d'ordre rhétorique. Ils constituent ensemble cet instrument de conversion personnelle, à travers la manipulation continue des notions fondamentales qui forment l'essentiel du corpus.

Sur ces bases méthodologiques, ce document rassemble plusieurs études qui n'ont certes pas l'ambition de couvrir tous les aspects de la méthode, ni d'en épuiser tout le sens. Les textes maçonniques anciens sont ici de grande utilité pour comprendre ce que les rituels actuels proposent, car ils ne sont pas encore trop « farcis » de ces développements longs et verbeux, moraux, cabalistiques, alchimiques ou « zésotériques » qui s'y installeront par la suite, et jusqu'à une époque récente. Lorsque l'on ne sait plus à quoi correspondent les *exposés de la méthode*, en effet, on ajoute des discours superfétatoires ne faisant que masquer les enseignements les plus nécessaires. La concision des plus anciens manuscrits est révélatrice de ce qui, en réalité, anime encore les rituels et qui y demeure comme *courant de fond*.

Plusieurs éléments des textes anciens nous incitent à penser qu'ils recèlent un héritage n'appartenant pas exactement au « métier », même si un grand nombre d'éléments de ce type *semblent* présents. Mais ce

qui est le plus visible n'est pas nécessairement le fond du problème. Dans ce domaine, ce serait plutôt le contraire. La proximité sémantique des objets proposés ne doit jamais faire perdre de vue que les documents et manuscrits, et maintenant les rituels, sont *des textes à visée symbolique*, et qu'il faut toujours les percevoir comme devant être lus, *au moins*, à deux niveaux. Le niveau de surface a sa réalité, mais ce que disent ces textes se situe au-delà, quelle que soit la valeur que l'on attribue à cette expression.

Il faut savoir dissocier les plans pour ne pas confondre l'essentiel et l'ornement, le sanctuaire et ses décors. Il s'est dégagé de ces études que *le langage était le cœur même des pratiques* initiatiques. Les études présentées ici peuvent se recouper. Elles sont simplement rassemblées, et structurées en chapitres, mais ont été composées au fil des années, de manière indépendante. Dans leur diversité, elles tendent à montrer sans ambiguïtés qu'elles s'accordent sur ce point. L'usage du langage renvoie à des modes d'action anciens, dont la Maçonnerie semble avoir hérité et qui sont fondés sur les arts de la rhétorique, comme nous l'avons souligné. On découvrira, au fil des chapitres, par quelles voies les arts libéraux sont partie intégrante de la méthode maçonnique.

Dans le premier chapitre, on découvrira un geste bien connu. L'usage de l'objet pointu, ou plutôt d'une *pointe*, sur le cœur du candidat n'est pas sans signification profonde. Il est masqué par le discours qui l'accompagne. Nous avons envisagé ce geste en tant que *symbole en action*, symbole agi, et le cœur piqué comme l'expression sensible d'une réalité située loin du geste. C'est une mise en mémoire, par un affect, d'un contenu signifiant. Le discours moral habillant les épées tendues indique que celles-ci ne sont qu'un prétexte, et que le geste crée une sensation servant d'*accroche mémorielle* à ce qui suit et qui comporte des

Introduction

éléments de la méthode. Le discours est assez clair : la piqûre de la chair est l'aspect visible de l'aiguillonnement de la conscience. C'est vers elle que la pratique indique de porter son attention. Ce qui est important est dirigé vers le plus profond de la conscience, l'usage des objets pointus est lié à l'ouverture du cœur, et n'en est que la partie visible. Comme pour chaque élément rituel, ce qui est concerné se situe au-delà de la chair.

Le chapitre suivant traitera des raisons profondes qui déterminent la présence des *pénalités sanglantes*. On a beaucoup disserté à ce propos. Nous les présenterons comme une autre manière d'utiliser les techniques rhétoriques (ou une illustration de celles-ci). Si la pointe crée une sensation inattendue visant à déclencher un souvenir durable, le contenu des serments, de même, créera, chez le candidat, émotion, étonnement, consternation, surprise, pour déclencher un souvenir durable de même nature. L'un passe par le geste et le corps du candidat ; l'autre passe par le discours, par le sens de l'ouïe.

Le troisième chapitre sera une réflexion sur la *mémoire*. La manière de l'utiliser constitue un des fondements des pratiques. Il n'y a rien d'ésotérique en cela, au contraire de ce qu'écrivait un ouvrage célèbre. La mémoire est le fondement des *arts du langage* : peut-on utiliser l'un sans l'autre ? On découvrira que la manipulation (au sens où Lévi-Strauss utilise ce terme) des notions et des images verbales appartient à l'art rhétorique, telle qu'enseigné par le *trivium* médiéval. Cette étude abordera quelques métaphores qui la désignent, et les rapports entre la *langue*, le *câble*, la *clé*, la *porte* et la *Loge*.

Le chapitre suivant explorera un signe d'ordre, celui du deuxième grade, et une heure, *Midi*. On trouvera ce que les rituels actuels semblent avoir oublié, la raison du signe et ses fondements symboliques. La référence est une nouvelle fois biblique et pourra éclairer certains rituels

Le Poignard et le Cœur

utilisant ce signe sans avoir gardé son « mode d'emploi ». Le temps suspendu dans lequel travaille la Loge fait ainsi prendre conscience à quel niveau celle-ci se situe, de quelle nature elle est, et à quel référent ultime elle est consacrée.

La métaphore du temple, bâtiment mentalement érigé et parcouru, sera le sujet du cinquième chapitre. Elle rejoint l'usage de la mémoire. Le *lieu* mental est commun à la rhétorique classique, aux pratiques monastiques et à la Maçonnerie³. Une fois encore, on découvrira que les théories sur un héritage supposé d'ouvriers bâtisseurs sont un peu courtes. Les tailleurs de pierre avaient-ils un besoin professionnel de techniques rhétoriques nécessitant des années d'entraînement ?

Les *arts du langage* et leur usage comme outils de modification de la conscience, la Maçonnerie n'en a pas l'exclusivité. Elle partage avec la pensée monastique ce champ d'investigations. Certes, les Maçons ne sont pas des moines mais ils ont à leur disposition, pour le même but *ultime*, les mêmes outils symboliques. La question est de ne pas faire de la Maçonnerie ce qu'elle n'est pas, un club de discussions à fragrances politiques ou affairistes⁴.

Novembre 2003

Noël 2010

3. Nous y ajouterons une étude de Roland Barthes (Barthes 2002) portant sur les *Exercices* d'Ignace de Loyola (Loyola 1986).

4. Étienne/Solis 2008.

Chapitre I

L'aiguillon de la conscience

Tous les Rits maçonniques utilisent peu ou prou des *objets pointus*, qu'ils soient outils ou armes. L'usage est rituel dans les deux cas, et semble déconnecté des utilisations guerrières ou ouvrières, même si les pratiquants des Rits revendiquent parfois fortement un héritage opératif ou chevaleresque. L'usage rituel d'un objet est semblable, dans ce cas, à celui d'un symbole géométrique tel le triangle : si on ne le trace pas pour délimiter un champ ou pour démontrer ses propriétés géométriques quand on utilise un compas, on ne se sert pas d'une épée pour son aspect offensif, ou défensif. Dans tous les cas, on utilise les objets pour certains caractères physiques.

Cela apporte un supplément de sens à l'objet, en réorientant son usage de manière symbolique. Une telle lecture de l'objet permet d'en dépasser le sens obvie. L'outil/arme dont le rituel affirme la présence est *extrait* du monde, et sélectionné à partir de traits pertinents. Il ne l'est donc jamais pour son utilisation technologique même si, pour des outils, le romantisme a parfois réactivé à rebours un tel usage. L'objet ne fait plus référence au présent de son usage technologique, il devient

« purement mythologique »¹. Il se transforme en objet « ancestral » inséré dans un mythe, une légende, un rituel.

Les textes rituels

Le jour de leur initiation, au moment de leur entrée en Loge, la plupart des candidats sont arrêtés net par la pointe d'un objet, posé sur leur sein gauche mis à nu². C'est ainsi que procèdent les Rits de type A (ancien, « Antient »), de langue anglaise en particulier, où l'objet est généralement une « arme blanche », poignard ou épée. C'est le cas pour le Rit d'Écosse (la pointe de cet instrument acéré³, *the point of this sharp instrument*), pour le Rit d'Irlande, et pour différents Rits anglais de type Émulation⁴ (qui contiennent parfois, aussi, certains éléments « Moderns »). Le Rit d'York utilise un « outil », un compas, au lieu d'une « arme », même si sa configuration générale le classe en A.

Ce geste peut être accompli juste après le passage de la porte. Il peut l'être après avoir placé le candidat à la gauche du 1^{er} Surveillant, à l'angle nord-ouest de la Loge. Dans les deux cas, le candidat est déjà *dans* la Loge. La différence réside dans la « profondeur » de son déplacement en même temps que dans son immobilité. Soit il est encore en mouvement, il *entre* ; soit il a été *immobilisé* à un endroit précis. Le Rit Émulation⁵ (RÉ) utilise ce geste et l'accomplit par la porte entr'ouverte : le candidat est encore dehors, mais « sur le point » de franchir le seuil. Les variantes subtiles dans les procédures ne mettent pas en péril la stabilité du système.

1. Baudrillard 1968 : 104.

2. Langlet 2004.

3. Solis 2007 et SCR 1998.

4. Cf. *Ritus Oxoniensis, Stability Ritual, Universal Ritual*, ou le Rit de Bristol.

5. Cette appellation servira pour l'ensemble des Rits anglophones qui partagent les mêmes procédures.

L'aiguillon de la conscience

Pour les Rits M (modernes, « Moderns »), il ne se passe rien du tout à ce moment-là. Les divers Rits Français⁶ n'utilisent ni cet objet rituel, ni cette procédure, même avec variante. Le Rit de Memphis-Misraïm (RMM), classé ici avec les « Moderns », non plus. Au Rit Écossais Rectifié (RÉR), il y existe un élément analogue : le candidat est invité à tenir lui-même une épée sur sa poitrine, après être entré dans la Loge. On vient de lui enlever la sienne... ! C'est ce qu'indique un rituel ayant conservé, dans ses procédures, des éléments appartenant en propre au XVIII^e siècle.

Il n'est pas étonnant qu'après lui avoir enlevé son épée ordinaire, même symboliquement (puisque peu de candidats au RÉR portent encore une épée dans la vie ordinaire...), la Loge lui impose la tenue d'une épée « de Loge ». L'épée rituelle n'est pas de même nature que l'arme quotidienne. Le *Régulateur du Maçon* (1801, RDM) proposera cette formule rituelle au 3^e grade. La procédure ressemble à celle des Rits A, mais n'est pas appliquée strictement de la même manière. Elle marque pourtant un même passage du profane au rituel.

Le Rit Écossais Ancien et Accepté (RÉAA) utilise actuellement une procédure de type plutôt « Ancien », mais l'arme n'y est pas le poignard, c'est une épée⁷, comme au RÉR. Ce Rit s'en rapprocherait-il sur

6. L'adjectif doté d'une majuscule désigne un type de Rits, et non une nationalité. Dans ce cas, ce sera exprimé par l'adjectif sans majuscule, de manière ordinaire. Les Rits français seront ceux pratiqués en France, le Rit Français est une formule rituelle particulière.

7. Une question parfois soulevée est celle de la désignation de l'objet : on trouve, en effet, souvent le terme « glaive », qui a conduit certains amateurs de précisions subtiles à y voir un objet napoléonien, les Romains étant disqualifiés par un trop grand éloignement temporel. On aurait pourtant bien été tenté de les mettre à contribution. Le *glaive* a fait effectivement partie de l'armement de certaines troupes napoléoniennes. Mais, si ces chercheurs de précisions cherchaient mieux, ils sauraient qu'au XIV^e siècle, certaines troupes étaient encore armées de *glaives*. D'autres font des subtils distinguos entre l'arme qui tranche et celle qui pique. Les rituels qui utilisent le terme glaive peuvent être bien antérieurs à l'Empire, et ce n'est certainement pas dans les troupes qu'ils ont emprunté ce terme. Il faut, pour comprendre le

ce point ? L'épée a été posée sur le sein du profane/candidat, dès que la porte a été ouverte pour le laisser entrer, et elle y est maintenue « jusqu'à ce qu'il réponde aux questions que le Vénérable va lui adresser » (1871). Un Expert accomplit le geste. À ce Rit, on pourrait penser à quelque hésitation, mais on trouve une ligne générale assez solide. Le *Guide des maçons écossais* (GME, 1801-1820) contient, en effet, un usage de type « A », pointe du glaive sur le sein et on « la lui fait sentir ». Cela signifie qu'on va le piquer légèrement, mais assez fort pour que cela produise un effet, sans le blesser. La blessure ne sera que symbolique. C'est donc au moment du passage de la porte, alors qu'il est dans le *mouvement de passage* de l'extérieur à l'intérieur, qu'on pose la pointe. Dans les « Anciens Cahiers » datés de 1829, et jusqu'en 1877, « le Garde du Temple pose la pointe de son glaive sur le sein du Récipiendaire et l'y maintient jusqu'à ce qu'il soit entré ». C'est toujours le moment du passage.

Dans le rituel de 1927 apparaît ce que nous appellerons une « exception rituelle » au RÉAA. On « fait saisir la lame à pleine main » par le candidat. On a adopté la « manière » du RÉR, mais la lame est tenue, en même temps, par le Frère Expert comme au 3^e du RF⁸. On peut y voir comme un mixte entre deux types d'usage, ou comme une hésitation, à une époque où l'on ne savait peut-être plus très bien se situer sur le plan rituel. Cela ne changera qu'en 1962, date à laquelle est repris l'usage A (qui est emprunté au RÉ...⁹) : l'Expert « l'arrête entre les colonnes » et

juste usage de ce mot, savoir, *tout simplement*, que *glaive* est un terme littéraire pour épée, comme l'est aussi *fer*. Cela désigne, en poésie ou dans le style appelé « recherché », une arme blanche quelconque, à lame plutôt longue, même si elle n'est pas à double tranchant. Voltaire écrivait : « J'ai plongé dans son flanc, Le glaive consacré qui dut verser son sang ». Certains rituels « écossais » (RÉAA) utilisent dans la même phrase *glaive* et *épée*, qui révèle le sens qu'il faut attribuer à ce mot.

8. RDM 2004 : 201.

9. Grâce, en particulier, à Ubaldo Triaca.

L'aiguillon de la conscience

« Il appuie ensuite la pointe de son épée sur la poitrine du Postulant ». Le candidat est bien à l'intérieur de la Loge mais aussi près de la porte que possible, à ce moment-là. Il ne tient plus la lame.

C'est, de manière générale, la même configuration qu'à de nombreux Rits : un Officier pose, à l'intérieur de la Loge, la pointe d'une arme sur le cœur du candidat. Cela ressemble aussi au RÉR puisque c'est une épée. Mais ce Rit est le seul à demander au candidat de faire le geste lui-même. Quoi qu'il en soit, il est essentiel « de poser une pointe sur le cœur ». Utilisé de manière commune par la quasi-totalité des Rits, il semble que ce geste soit primordial, non pour la Loge, mais pour le candidat.

Le poignard est parfois qualifié « d'arme menaçante » (Rit Irlandais) alors que le candidat ne la voit pas et ne peut que la sentir. Mais, comme l'exprime le Conducteur de ce Rit, par ce geste, « le Candidat a été reçu selon l'Ancienne Coutume ». Nous partirons de ce fait et de cette affirmation : le geste semble de type A et, si l'objet peut être différent, il est toujours pointu.

Les textes anciens

Que trouve-t-on, dans les textes les plus anciens, à propos d'un *objet pointu* ? Il est nécessaire de souligner que ces textes ne mentionnent *rien*, en rapport avec l'entrée du candidat en Loge, sur l'objet ou la procédure qui nous occupent. Ils n'évoquent seulement que ce qui se déroule autour du serment. D'une part, les premiers textes¹⁰ écossais

10. Nous employons par commodité les expressions « premiers textes », ou « premiers documents », pour désigner *les plus anciens documents connus*, qui sont devenus les « premiers » dans la liste de ceux dont nous disposons, matériellement. Dans l'absolu, les « premiers textes » ont tous disparu, matériellement, quelle que soit l'ancienneté de ceux que nous avons. Pour tous ces textes, cf. Langlet 2006.

sont unanimes sur la manière de prêter serment, la main gauche sous la Bible, la main droite posée dessus¹¹. Pas de compas à ce moment, à l'inverse des rituels cités plus haut. D'autre part, les textes plus « anglais », comme le *Ms Colne* (c. 1685), ne disent rien de l'entrée mais on est sûr que le Maçon prête serment, sans rien tenir de la main gauche : « One of the eldest taking the Bible shall hold forth that he or they which are to be made Masons may impose and lay their right hand upon it... »¹². Ce n'est même pas lui qui soutient la Bible, c'est un ancien de la Loge.

Les manuscrits suivants ne mentionnent pas d'objet pointu non plus, en rapport avec l'entrée du candidat (le *Ms Dumfries No 4* (env. 1710) ; le *Ms de Trinity College*, Dublin (1711) ; *Le tuilage d'un maçon* (1723), pas plus que le *Ms Essex* (env. 1750)¹³). D'autres textes sont, sur ce point, du même avis mais, si le candidat a, d'une manière ou d'une autre, la main droite sur la Bible, sa gauche peut maintenant tenir un compas (*Les aveux d'un maçon* (1727) ; le *Ms Wilkinson* (env. 1727) ; *La Maçonnerie examinée en détail* (1730)). Par contre, le *Dialogue entre Simon et Philip* (env. 1740) est moins précis : « with a pair of Compasses extended square in my Breast », mais il décrit sans doute le même type d'usage. On trouve néanmoins le compas caractérisé, déjà, par « ouvert à l'équerre ».

Un texte, enfin, semble combiner plusieurs procédures. *Le Mystère de la Franc-Maçonnerie* (1730) indique, en effet : « a Compass into my Right-Hand, I set the Point to my Left-Breast, and my Left-Arm hanging down... ». Rien n'indique ici qu'il y ait même une Bible, puisque la main droite tient le compas et que la gauche pend le long du

11. Langlet 2006 : doc. A-C.

12. Jones 1982 : 277.

13. Langlet 2006.

corps. Mais c'est sans doute possible. Ce point ressemble au *Ms Colne* et c'était peut-être aussi un *ancien* qui présentait la Bible (bien que rien ne l'indique). On peut aussi supposer qu'une Bible est placée devant le candidat. Peut-on imaginer un serment maçonnique *régulier* sans Bible ?

Plus d'un siècle plus tard, en 1825, le *Manuel de Maçonnerie* de Carlile (1790-1843)¹⁴ précise un usage bien connu pour le serment : la main gauche tient la pointe d'un compas sur le sein nu (« with your left, you will support one point of these compasses to your naked breast... »). On découvre aussi, contrairement aux Rits anglais connus, qu'on a préalablement pointé une épée sur la poitrine du candidat, avant son entrée (« a sword pointed to the breast »). Cette divulgation ayant été imprimée peu après la mise au point du RÉ (1823), cela a permis d'affirmer qu'elle serait la première divulgation du rituel de la Grande Loge Unie d'Angleterre.

Bernard Edward Jones (1879-1965) n'évoque rien d'un objet pointu dans les procédures de l'initiation¹⁵, ni Harry Carr (1900-1983), qui, pourtant, explique, en historien averti, nombre d'éléments du rituel¹⁶. La seule mention que fait B. E. Jones d'une arme blanche est à propos des reproches des *Antients* contre les *Moderns*. Il évoque « l'omission de l'épée au cours de la Cérémonie d'initiation, sauf pour le Tuileur (et le Tuileur intérieur, quand il y en a un) ». Et il ajoute, très dubitatif : « Les Antients portaient l'épée en Loge, mais il est difficile de savoir dans quel but ». Plaisantait-il ? Nous constatons une convergence non expliquée entre des usages considérés comme spécifiquement *Modernes* (port et utilisation rituelle de l'épée) et même, parfois, surtout en France,

14. Carlile 1831.

15. Jones 1982.

16. Carr 1992.

comme typiquement français, et ce que les Anciens faisaient, que les auteurs anglais affectent de ne pas comprendre, ou ne comprennent pas du tout.

Le premier document à nous éclairer est considéré comme la divulgation des usages « Anciens », en tout cas des Irlandais de Londres, *Three Distinct Knocks (Les trois coups espacés, 1760)*. On peut y lire : « Pourquoi aviez-vous une épée, une lance ou tout autre arme guerrière appuyée sur votre sein gauche dénudé ? Parce que le sein gauche étant le plus près du cœur, cela pouvait être un aiguillon pour ma conscience comme c'était un aiguillon pour ma chair à cet instant ». En plus d'exposer l'usage d'un objet pointu à l'entrée dans la Loge des Irlandais, on découvre que l'on peut utiliser l'un quelconque de ces objets, qui ont en commun leur *pointe*, car c'est cela qui semble important. On découvre aussi l'usage (possible) de l'épée (lance, arme...) à ce moment rituel dans ces Loges anglophones. On découvre enfin une expression toujours présente dans quelques rituels de langue anglaise : « l'aiguillon pour la chair, à cet instant, et pour la conscience, pour plus tard », mais on ne trouve pas le discours moralisateur évoquant le remords qui est incorporé dans les rituels d'Écosse, le Rit Irlandais, ou le Rit de Bristol. Le lien est simplement fait entre le plan de la chair et le plan de la conscience, comme entre le moment présent et un moment futur.

Les autres grades

Ce geste de *pointage* est parfois repris à l'occasion de l'entrée du candidat aux deux grades suivants, de façons diverses, mais dans un esprit semblable au premier grade¹⁷. Pour le R.É., on utilise l'*angle* d'une

17. Le rituel de la Maçonnerie de la Marque utilise une même formule rituelle en utilisant un « ciseau » dont on martèle (doucement) la tête à plusieurs reprises, pour que le candidat entre « sur le tranchant du ciseau ».

L'aiguillon de la conscience

équerre au 2^e grade, les pointes d'un *compas* au 3^e. C'est la formule rituelle globalement retenue par les Rits anglais. Elle ne l'est pas au RÉAA qui ne fait que citer l'équerre, sans l'utiliser *du tout*, au cours de l'entrée au 2^e grade (usage directement issu de sa rencontre récente avec le RÉ), et qui n'utilise pas de compas pour celle du 3^e (il reste sur ce point dans la cohérence des Rits français), même si on utilise cet outil, *ensuite*, à ce grade.

Pour ce Rit, ici semblable au Rit Français, le candidat entre *à reculons*¹⁸. Le RÉAA fera bien *éprouver* le candidat par le compas, mais *longtemps après son entrée*, lorsque sa position sera face à la Loge. On peut dire alors seulement que le RÉAA utilise *un outil à pointes*, à ce grade aussi. Nous ne reviendrons pas sur la procédure du RÉR, identique aux trois grades.

Lorsque des outils sont employés au moment de l'entrée, aux grades 2 et 3, ce qui est le cas de nombreux Rits, il semble que l'on ait voulu établir une sorte de *gradation* dans les outils, équerre d'abord, compas ensuite. On éprouve le candidat compagnon par l'équerre, et le candidat Maître par le compas. Les gestes d'entrée (ce qui est acté) reprennent le rituel, et non le contraire, car il n'y a pas d'autres raisons justifiant un changement d'outil avec le grade.

L'usage du compas peut se comprendre au 3^e grade si l'on considère que c'est *l'outil du Maître*, ce qu'indique clairement MD (1730) : « Le compas appartient au Maître, l'équerre au compagnon, la bible à Dieu »¹⁹. C'est un objet pointu, c'est *l'outil* pointu par excellence.

18. Langlet 2009.

19. On peut alors se demander pourquoi la plupart des Rits a adopté l'équerre, « l'outil du compagnon », comme signe distinctif du Maître de la Loge. La Grande Loge d'Écosse utilise toujours un bijou où le compas est dominant pour le Vénérable Maître. Serait-ce que ces VM « à équerre » ne le sont que de Loges de compagnons ? Ou de Loges héritées de l'ancienne

Le Poignard et le Cœur

Il possède de fortes ressemblances avec l'arme, davantage que n'en a un ciseau (généralement plat, mais comportant un « tranchant »). Si l'on part de ces points de ressemblances, on a pu utiliser le compas pour sa pointe au grade de Maître, dans un usage semblable à l'entrée lors de l'initiation. Pensons aussi que le grade où la mort est réellement simulée (et le seul !) est celui appelé « Maître Maçon ». Il peut être considéré comme la conclusion véritable de l'initiation qui aurait simplement commencé par des purifications préparatoires, au premier grade, et se serait poursuivie au second, les deux constituant des grades propédeutiques.

On a pu encore considérer qu'il s'agissait d'une sorte d'amalgame de procédures, où l'on ferait passer le candidat « de l'équerre au compas », en utilisant cet outil au cours du serment au troisième grade. Ce que certains Rits affirment au cours de la cérémonie, doit-il être aussi *mis en scène* ? Une procédure rituelle doit-elle réellement être « doublée » ? D'autre part, *MD* insiste sur le fait que l'équerre « appartient au compagnon ». Cela peut s'expliquer, l'équerre étant un outil du *carré*, symboliquement rattaché à la *matière* depuis longtemps. En anglais, *square* désigne, en effet, à la fois l'outil et le carré, figure géométrique. Le français ne permet plus de comprendre le lien entre les deux mots depuis que l'on écrit actuellement *carré* et *équerre*, quand, dans le passé, c'était *quarré* et *équerre*...

Il n'est pas impossible d'envisager que l'on ait fait *correspondre* l'équerre avec l'entrée au 2^e grade. Le besoin d'utiliser une procédure similaire à celle du premier tout en utilisant un outil différent, d'une manière analogue à l'objet pointu du premier, a pu être la raison ayant présidé à ce choix. Le schéma constant des rituels est de différencier les

maçonnerie de métier, dont les grades ont été conservés par la Maçonnerie ?

objets, même si leurs principes restent identiques, pour différencier les grades. Et, par bonheur, l'angle de l'équerre pouvait devenir une pointe par substitution.

L'art du symbolique est justement d'opérer des substitutions d'éléments sans déstabiliser le système. D'autant que l'équerre est abondamment citée à ce grade, sous des formes différentes, et utilisée de même, en particulier avec la forme que l'on fait parfois adopter au bras lors du serment²⁰. Tout cela n'est-il que le fruit du hasard ? *MD* est réputé décrire le rituel des « Moderns » : il est alors possible que ce soit là une innovation, justement, *moderne*. Comme nous l'avons vu avec les documents (écossais) les plus anciens, ces derniers n'en soufflent mot.

Les Rits A demandent donc au candidat : « Ressentez-vous quelque chose ? », au moment de le laisser entrer, plus exactement avant de laisser aller plus avant. Lui répond : « Oui », bien sûr, car il est nécessaire qu'il sente quelque chose et l'on agit de manière à ce que cela soit réel. On lui explique en retour : « C'est la pointe d'un poignard ». Plusieurs Rits ajoutent : « De même qu'elle est un aiguillon pour votre chair, que le souvenir de ce moment soit un aiguillon pour votre conscience, si vous étiez tenté de trahir la confiance que nous sommes sur le point de vous accorder ». Ici, sans révéler l'objet au candidat aveugle, plusieurs Rits obligent l'Officier tenant l'arme à montrer, en la levant au-dessus de sa tête, qu'il en a fait l'usage qu'on en attendait. D'un côté, on le dit au candidat, de l'autre, on le montre à la Loge. C'est aussi une manière d'exprimer que l'objet existe, et que l'on a procédé ainsi à la réception « selon l'ancienne coutume ».

20. Cf. Chapitre IV

L'aiguillon

Tentons de découvrir le contenu du geste ainsi que des mots qui l'accompagnent. Nous ne parlerons pas du symbolisme de l'objet, ou des objets, mais de celui du *geste* ou, plus exactement, de ce que le candidat éprouve, l'aiguillonnement ou la piqûre. Nous pouvons affirmer que le *pointage* semble incontestablement lié au passage de la porte. Il se produit en effet soit juste avant de la franchir, soit immédiatement après mais, toujours, *avant tout autre procédure*. En dehors de la préparation vestimentaire, c'est la *toute première action rituelle*. Même dans les Rits utilisant une corde (en plus), on n'évoquera celle-ci que dans un deuxième temps.

Comment peut-on décrire la procédure ? Le candidat *doit* ressentir une piqûre sur le cœur. Il semble que ce soit le but visé. L'action comporte deux volets, la piqûre et l'endroit du corps, le cœur. Comment définir une piqûre, sinon comme une sensation intense, brève et désagréable à la fois, surprenante, aussi. Elle fait sursauter. Une piqûre, d'insecte par exemple, déclenche un brusque mouvement de recul, car on cherche (normalement) à y échapper, comme à tout autre piqûre. C'est un réflexe médullaire, comme la brûlure. La piqûre d'une aiguille « saisit », comme on dit. Dans l'ancien temps, et même encore dans ce qui reste de campagnes traditionnelles²¹, on *aiguillonnait* les bêtes pour les faire avancer. L'aiguillon provoquait le mouvement, davantage que le coup de bâton. La piqûre provoque un mouvement dit *réflexe*, c'est-à-dire une réaction, aussi vive que la piqûre. Il y a une sorte de symétrie. En termes modernes, on parlerait d'électrochoc.

S'il ne s'agissait que de piqûre ordinaire, on pourrait piquer le candidat n'importe où, sur une partie quelconque. Mais ici, on le pique sur

21. Ce n'est pas, bien sûr, l'acception guénonienne de « traditionnel »...

L'aiguillon de la conscience

le cœur ou, comme on le dit, *sur le sein gauche mis à nu* et non à un autre endroit. Cela a sans doute quelque importance. En réalité, on ne pique pas vraiment, puisqu'on n'enfonce pas la pointe à *blesser*, à ouvrir, bien que le terme piquer implique la pénétration d'une pointe, dans la chair. On appuie juste assez fort pour provoquer la sensation, la simulation de pénétration physique et, surtout, la réaction vive²². Cette sensation est totalement inattendue pour le candidat. *L'inattendu* contient la substance qui va permettre au candidat de s'en souvenir. Tout événement hors du commun se retient mieux qu'une chose ordinaire. Nous pouvons y trouver un parallèle dans l'étonnement que provoquera la pénalité atroce du serment, au plan du discours.

Nous avons ainsi, dans un seul geste, la conjonction de trois éléments : la pointe, le sein et son aspect découvert, nu, à ce moment précis. Ce sont les éléments visibles. D'un autre côté, nous avons une sensation (qu'on ne voit pas, pouvant se caractériser par son caractère inattendu, exceptionnel et par la réaction qu'il provoque). Nous sommes contraints de réfléchir sur ces éléments en tant qu'ensemble. Pour Bernard Frinking,

le terme cœur apparaît plus de 850 fois dans le texte de l'Ancien Testament : c'est le terme anthropologique le plus fréquent. Cela suffirait à montrer sa grande importance. En hébreu "cœur" se dit "LeB". Deux consonnes donc : le L (qui se dit "LaMeD") et le B, qui se dit "BeiT" – cette dernière lettre signifiant "maison"²³.

Il ajoute plus loin :

s'agissant de maison, on peut dire globalement qu'elle enveloppe, protège et contient la vie. Considérée dans un sens plus étendu, la maison est encore le Cosmos [...] ou encore le Temple, en tant que lieu

22. Si les Officiers font correctement leur travail !

23. Frinking 1996 : 126-7.

Le Poignard et le Cœur

de la Parole et de la Présence. Dans un sens plus restreint, par contre, “BeiT” désigne toute espèce de récipient.

Il précisera ensuite que

“LaMeD”, c’est l’aiguillon — celui qui sert au laboureur pour faire avancer les bœufs attelés à la charrue. Au sens métaphorique, c’est la discipline et l’enseignement du maître, qui fait avancer le TaLMiD, le disciple-appreneur.

Alors, pourquoi piquer, et pourquoi le cœur ? Pourquoi piquer le « sein gauche mis à nu » ? Le caractère de dénudation a déjà été évoqué, nous n’y reviendrons pas²⁴. Les synonymes de « mis à nu » sont : dépouillé, dévêtu, dévoilé ou, encore, découvert. Toutes les implications de la posture sont dans le sens de ces mots. Le nu s’oppose au vêtu, le découvert au couvert. Ici, on a pris « à la lettre », en quelque sorte, ce que contiennent certains textes anciens. « Je n’étais ni assis ni debout, ni marchant ni courant, ni suspendu en l’air ni en vol, ni à cheval, ni nu ni vêtu, ni chaussé ni déchaussé ni pieds nus » propose le *Ms Graham* (1726)²⁵. L’expression d’une double négation est alors lue comme celle d’une chose faite « à moitié ». C’est bien le cas, puisque le candidat est partiellement *dépouillé* de ses vêtements, pour que son sein gauche soit visible. C’est « le corps en direct », le dévoilement de la partie concernée en tout cas. On l’a mis à nu pour qu’il n’y ait pas d’écran entre la pointe et le cœur. Il est important, semble-t-il, que les choses se fassent *en direct* et sans détours. Pas de voiles, pas d’empêchement, pas d’obstacle. C’est un premier point.

On pique sur le cœur, en outre, pour bien montrer que c’est cet organe qui est concerné, non en tant que pompe, le muscle cardiaque,

24. Langlet 2004.

25. Langlet 2006.

L'aiguillon de la conscience

mais en tant que symbole. Dans le cas du candidat, sa préparation rituelle fait que l'on pourrait piquer son bras, aussi découvert, ou son cou, ou sa main, qui ont aussi été mis à nu. On pique seulement le cœur. Il est, nous le savons, le symbole de la conscience. Celle-ci est aussi, et en même temps, une métaphore traditionnelle de la mémoire où les souvenirs sont emmagasinés. C'est le lieu le plus secret de l'homme.

Nous savons alors que le cœur est le centre de l'être, où il est en quelque sorte concentré, *rassemblé*. La conscience n'est pas à entendre ici au sens de « conscience morale ». On ne va pas procéder à l'examen de conscience du candidat. On ne va pas non plus lui demander de le faire. Le sens est celui de l'expression *éveil de la conscience*, c'est-à-dire de l'être. Conscience et être (pensée) sont ainsi synonymes. Ce sera notre deuxième point.

La piqûre sur le cœur devrait alors dire en un geste rituel assez bref (mais puissant) que la Loge, par le Rite, active la conscience du candidat. Elle la stimule. Elle procède à son éveil ou, plus exactement, elle indique *de cette manière* que le candidat doit se mettre à éveiller sa propre conscience. On l'aiguillonne pour qu'il avance. On le met « en mouvement » pour qu'il continue le mouvement amorcé. Il est intéressant de rapprocher tout cela de divers éléments des contes merveilleux. Vladimir Propp (1895-1970) signale comme invariant l'introduction d'éléments pointus (épines, aiguilles, fuseau, peigne, coquillages) sous la peau lors des initiations²⁶. Les traces de cet invariant sont sans doute aussi à trouver dans des récits comme *La belle au bois dormant* (doigt piqué), *Blanche-Neige* ou autres contes.

26. Propp 1983 : 163.

L'objet utilisé par le Rite maçonnique est une « arme » symbole, mais de quel type ? Ce sera notre troisième point. Les textes indiquent « un objet défensif ou offensif ». Si l'on cherchait à solliciter des usages *opératifs*, nous découvririons certainement que l'arme individuelle a toujours existé, portée de manière quotidienne par tous ceux qui travaillaient et qui se déplaçaient. Nos sociétés, plus « civilisées », ont interdit le port de l'arme de défense personnelle. Le poignard servait aussi à trancher, au cours du repas. Mais nous sommes dans le domaine symbolique. Ce qui compte ici se résume à la *pointe*. Tout cela explique les mots du Conducteur au Rit Irlandais : « Le Candidat a été reçu selon l'ancienne coutume ».

La sensation

Évoquons maintenant la sensation produite par la pointe « posée sur le sein gauche, etc. » Rappelons-nous que l'on demande au candidat : « Ressentez-vous quelque chose ? », et pas seulement « Sentez-vous quelque chose ? » comme on l'a parfois traduit en français. Car on *sent* un frôlement, mais on *ressent* une douleur. Le ressenti est une imprégnation forte de la sensation. Ici, elle est brûlante, elle est vive. Cela se rapproche assez nettement d'un geste utilisé dans le *Rituel d'Uzerche* (et le GME) consistant à *brûler* le bras du candidat au moyen d'un glaçon²⁷.

Si l'action est bien accomplie, *en toute conscience*, par celui qui en est chargé, le candidat sursautera et s'en souviendra toute sa vie. Le rituel ancien explique que c'est « un aiguillon pour la chair » et ajoute « à cet instant ». Il ajoute encore : « que le souvenir de ce moment soit un aiguillon pour votre conscience », anticipant ainsi un futur. La stimu-

27. Langlet 2004 : 185.

L'aiguillon de la conscience

lation est effective, l'action, gravée dans la mémoire. Elle pourra être rappelée, pour un usage postérieur, à volonté.

Les mots importants semblent ici *instant*, *souvenir* et *conscience*. On évoque le moment présent, l'action en cours, pour en transférer la partie substantielle sur un plan différent, futur sans doute, mais aussi, et cela a toute son importance, autre que charnel. L'aiguillon sur la chair, la douleur provoquée, est le symbole, l'image, et le synonyme de l'aiguillon de la conscience. Nous dirons « son symbole » qui pourra être réactivé lorsque le besoin s'en fera sentir. La réaction vive du corps est là pour faire comprendre comment il faut, pour chacun d'entre les Maçons, mettre sa conscience en marche, pour l'éveiller. *Aufwachen*, dit-on en allemand, *wake up*, en anglais.

Tous ces mots contiennent une notion de mouvement et de départ brusques, un relèvement. L'éveil, que l'on tente de provoquer, peut être annoncé par le coq et, « si le reste du monde est encore endormi, "comme mort", lui sait qu'elle [la Lumière] vient. Il sait qu'elle vient à cet instant imperceptible du passage où tout bascule d'un monde à l'autre. C'est ainsi que les premiers chrétiens firent du coq un symbole de la résurrection. Plus tard, le coq deviendra, aussi, le symbole de la venue du Royaume de Dieu, puis de l'espérance des temps nouveaux qui ne sont pas encore là (la nuit, donc) mais qui viendront (et seront la lumière du monde) »²⁸.

La sensation est ainsi provoquée pour qu'on se la remémore. Elle anticipe un « plus tard », moment dans la vie maçonnique, initiatique, qui n'a pas à être précisé. La sensation est vive, et sa brièveté, sa force, doivent rester *imprimées* dans la mémoire. C'est à partir de ce souvenir

28. Langlet 2004 : 47.

qu'un Maçon pourra « re-dérouler » le rituel, qui est l'outil (lui) permettant d'éveiller sa conscience. La piqûre est le départ, physique ; la sensation, la mise en route du processus d'éveil, de l'ouverture du cœur (de l'être). Il est *essentiel* de produire une sensation mémorable dans la chair du candidat pour qu'il la transfère au plan de l'être. La phrase « que le souvenir de ce moment soit un aiguillon pour votre conscience » est l'expression du passage d'un plan à l'autre, chair/conscience s'articulant avec présent/futur.

La justification morale

Enfin, bien sûr, comme le plus souvent, de nombreux rituels justifient un geste symbolique essentiel par une raison de la plus ordinaire morale. Nous y sommes habitués. On relie ainsi directement le geste à la notion de secret : « si vous étiez tenté de trahir la confiance que nous sommes sur le point de vous accorder ». C'est, globalement, à divers Rits (comme le RÉAA), « l'épée qui est levée pour punir le parjure » et, ajoute-t-on, « le symbole du remords... ». Généralement, l'aspect moral est retenu. Cela, comme la manière de culpabiliser le candidat, est toujours énoncé avec insistance.

Ces justifications soulèvent plusieurs questions : apparaissent-elles parce que l'on a conservé un élément essentiel mais oublié la raison profonde et le principe d'action ? Ne peut-on s'exprimer autrement ? A-t-on transféré au plan moral ce qui appartient au spirituel, parce que les rituels, à une certaine époque, ont déplacé leur centre de gravité ? À cet aspect de « punition », on ajoute, souvent, une autre raison pour lever l'épée, qui pourtant ne doit pas surprendre : secourir le frère en difficulté.

On le découvre au Rit irlandais :

Certains ont des armes pointées de manière hostile vers votre poitrine nue et vulnérable. Cela indique que vous seriez poursuivi par

L'aiguillon de la conscience

une hostilité indéfectible, si vous trahissiez un jour votre Serment. D'autres tendent la main droite vers vous, pour montrer qu'aussi longtemps que vous serez fidèle à votre Serment, "la Main Droite de l'Amitié maçonnique" sera toujours tendue vers vous pour vous accueillir avec affection.

Les mêmes notions se trouvent un peu au RÉAA :

Ces épées que vous voyez tournées vers vous vous annoncent que tous les Francs-Maçons voleront à votre secours au moment du danger; mais elles vous annoncent aussi que, si vous trahissiez votre Serment, vous n'échapperiez pas à la vengeance de tous les Frères qui, répandus sur la surface du globe, ont juré de punir le parjure.

L'épée, levée et tendue vers le candidat, justifie une notion et son opposée, vengeance et assistance. Quoi qu'il en soit, l'épée n'est pas utilisée pour toucher directement le cœur du candidat, mais l'aspect saisissant de la scène frappera aussi la mémoire, car elles sont dirigées vers lui.

La procédure irlandaise contient un élément encore plus étonnant : « Certains tiennent leurs épées ou leurs poignards pointés vers le Candidat, tandis que d'autres tendent la main droite ». Le bras tendu est aussi connu en France, mais rien n'y met cette action rituelle en parallèle à l'épée tendue. Par ailleurs, ce geste peut être justifié d'une autre manière, sans doute plus cohérente : c'est le rappel du bras tendu sur la Bible lors du serment (mais on oublie de le rappeler).

La blessure du cœur

Plusieurs Rits anglophones ont ainsi insisté sur un aspect que les Rits français semblent avoir omis, ou transféré au plan moral. Ils souhaitent que l'aiguillon de la chair s'imprime dans la mémoire du candidat, et entraîne un aiguillonnement de la conscience. Les Rits français évoquent le *remords*, sentiment moral assez négatif d'une faute. À la différence de la plupart des Rits anglophones, les Maçons français sem-

blent interpréter « aiguillon de la conscience » par *remords*. Malgré un usage bicentenaire des rituels, cela nous semble plutôt mal adapté.

Les différents ingrédients de la formule rituelle (configuration) évoquent, nous semble-t-il, ce qui était exprimé par la *compunctio cordis* de la vie monastique médiévale. La blessure de la chair (l'aiguillon) procure une émotion qui permettra de la même manière, à celui qui l'a vécue, et en la remémorant, d'ouvrir son cœur à la connaissance, d'ouvrir sa conscience à la perception des choses spirituelles. Conscience-cœur-connaissance. Nous sommes loin de fautes, remords et morale.

Cela soulève plusieurs questions liées à l'utilisation du compas qui sembleront inutiles aux historiens. Si les Rits les plus « anciens » ne l'emploient qu'à l'entrée au 3^e grade, son usage au premier grade pourrait révéler un oubli du sens premier de la *pointe*. S'il est important pour l'une de ses pointes, l'ouverture à angle droit du compas n'est alors qu'un « décor », une préciosité, ou un élément absolument superflu. C'est pourtant souvent cet aspect de décor qui séduit. On y trouve, sans aucun doute, de *l'ésotérique*. La meurtrissure de surface (la peau) est dirigée vers l'intérieur de l'être, la pointe vise un autre élément, dirigeant le regard et l'attention vers un élément autre. D'une manière ou d'une autre, le point essentiel est l'ouverture du cœur, et ce que cela implique²⁹.

Le serment

Il sera aussi question de conscience au moment de rendre la Lumière. Les Rits à épées insistent, certes, sur l'aspect de *parjure* et, aussi quelquefois, sur celui de *l'assistance* fraternelle, nous l'avons vu. Il existe un lien

29. Le corpus iconographique des maçons américains comporte une épée pointée sur un cœur, pour le troisième grade.

direct avec le serment. À plusieurs reprises au cours du rite, le candidat entre en contact plus ou moins direct avec des pointes. Outre l'entrée, il peut être conduit à en tenir une, lors de son serment. Au RF, il tient un compas (« émoussé »...) « sur sa mamelle gauche découverte », ayant ensuite disparu du RFGO. Au RÉR, on trouve une pointe, de même qu'au RÉAA et au RÉ. Les anciens rituels français (RF) révèlent un candidat tenant « un compas demy ouvert sur son cœur » (« à 90° »)³⁰ ; au RMM (version Ambelain), c'est la pointe du « poignard rituel » tenu de la main gauche.

Dans les Rits *vraiment* anciens, le candidat ne tient pas de pointe ou d'objet pointu, sur son cœur à ce moment-là. S'il a bien la main droite posée sur la Bible, il *soutient* ladite Bible, pour son serment, de la main gauche. Cela expliquera le signe appelé *due guard* (garde rituelle), destiné à rappeler le serment chez les Anciens, et qui est exécuté *avant* le signe (pénal) du grade. C'est vrai pour les *Scottish Craft Rituals*, le Rit de Bristol, le Rit irlandais, le Rit d'York, tous *Antient* d'héritage à divers degrés, mais le RÉ ne l'a pas conservé. Tenir un objet pointu sur son cœur à ce moment semble un geste « Moderne ». Il existe au RÉ, sans doute retenu dans la synthèse rituelle en tant que composante « Moderne ». L'Union de 1813 a été plus qu'une unification administrative. Les compromis semblent avoir été fort nécessaires. Cette attitude révèle une sorte de doublement de l'aiguillonnement. Le candidat tient l'objet. Nous écrivions précédemment :

Par sa fonction symbolique, l'objet pointu, symbole du Verbe, touche le candidat en plein cœur, au moment où il donne sa parole, en prêtant Serment. On constate, une fois encore, que l'objet, même sous la forme du poignard, n'est absolument pas envisagé comme une arme, destinée à combattre un ennemi extérieur, puisque tenue

30. Uzerche 1780.

Le Poignard et le Cœur

de la main gauche. C'est encore plus clair lorsqu'il s'agit de compas. Serré par la main du côté traditionnellement lié à l'Esprit et au cœur, l'objet pointu, s'il était une arme, ne pourrait servir qu'à combattre un ennemi plus intérieur.

Dans ce contexte, les choses semblent désigner un objet différent de l'arme. Nous ajoutons :

Un autre facteur semble intervenir : l'objet symbolisant le Verbe est présenté au Récipiendaire par un initié. C'est, en effet, un Maçon qui transmet l'objet à celui que le Rite est en train « d'éveiller », de faire renaître. Il serait possible, comme lors de l'entrée dans la Loge, qu'un Maçon appuie la pointe sur le cœur du candidat. Ce n'est pas le cas ici.³¹

C'est sans doute vrai, et cela évoque l'opposition entre *entrée* et *serment*, mais ne rend pas compte de l'usage de la pointe sur le cœur, qui prend sens à l'entrée du candidat.

La question *Y a-t-il besoin d'un tel redoublement ?* peut encore se poser. Puisque des Rits utilisent ce geste, en ont-ils compris les implications méthodologiques, visant l'éveil de la conscience ? Ou n'y ont-ils vu qu'un geste un peu étrange ? Les Rits A n'utilisent de pointe qu'à l'entrée dans la Loge, pas pour le serment. On pourrait penser que « l'activation du centre est de plus en plus importante car elle est répétée », et « lorsqu'on considère tous les éléments en jeu et qu'on se souvient que « l'arme », par sa pointe et son axe, est envisagée comme symbole du centre », on peut y voir « une rencontre entre le symbole du Centre et du Verbe, à la fois, et le cœur, centre spirituel du candidat ». Un principe qui semble juste pourrait se dévoyer à trop l'utiliser.

On peut envisager que les Rits M aient *sauté* sur l'outil qui leur permettrait de revendiquer un rattachement à une tradition maçonnique

31. Langlet 2004 : 151-152.

L'aiguillon de la conscience

ininterrompue, une généalogie pure et continue. Le besoin de se justifier apparaît lorsqu'on cherche à accréditer l'idée d'une longue appartenance. On insiste d'autant plus sur les aspects visibles. D'où peut-être des procédures redoublées : assez proches dans l'expression pour être considérées comme *immémoriales*, mais suffisamment étrangères pour dévoiler leurs limites. La frontière est ici fine, parfois trop pour être décelée de prime abord.

Une notion essentielle

Ce qui paraît ainsi important, dans l'arme, n'est donc pas l'aspect guerrier, secondaire malgré son évidence³². D'un autre côté, l'important du compas ne semble pas non plus son aspect d'outil, instrument de traçage. Bien que nous soyons conduits (et habitués) à lui trouver du sens dans une « initiation de constructeurs », son usage laisse supposer d'autres raisons. Sans doute même a-t-il été choisi pour cette caractéristique, un choix fondé sur deux critères principaux : outil à pointe(s). Ce que nous voyons, l'outil, n'est pas nécessairement ce qui sous-tend le choix.

Une notion semble se dégager. Si le compas est un substitut de l'objet acéré (l'arme rituelle), la notion de *pointe* prime. Dans le Rite, cela constitue même l'ensemble défini comme « la pointe posée sur la chair du candidat ». Le choix a pu se faire en retenant un objet pointu quelconque, en ayant oublié la justification des Anciens : aiguillon de la chair/aiguillon de la conscience. Le compas était un bon choix : c'est

32. Ni cet aspect « égalitaire » où le roturier aurait eu en Loge le droit de porter une épée qu'il n'aurait pas eu dans la vie ordinaire. Cette légende survivra sans doute, même si son caractère idéologique est patent. Bien des métiers, ou des catégories sociales, avaient, sous « l'ancien Régime » français, pour ne parler que de lui, droit au port quotidien de l'épée. Cela, pas plus que les armoiries, ou la particule, n'a jamais été une preuve d'appartenance à la noblesse. Mais c'est un élément visible...

un outil remarquable, à deux pointes. Introduit au premier grade, on a négligé l'aspect souligné par *MD* : « il appartient au Maître. »

La marque

La pointe posée sur la chair a pu imprimer une *marque*. Prenons quelques instants pour rappeler ce point. La piqûre ressentie, la blessure provoquée, même virtuelle, seront toujours remémorées comme le *moment de l'initiation* et intériorisées comme celui où le cœur s'est ouvert à la connaissance. L'ouverture se produit en puissance lorsque l'adepte est affecté par l'émotion³³ qui joue alors tout son rôle. La piqûre sert à en imprimer le souvenir et à en activer le mécanisme. La marque dans la chair n'est sans doute pas étrangère à cet aspect, malgré parfois un discours différent. Elle est liée à l'épanchement du sang, simulée par la piqûre du compas, au RÉR, par exemple. Et le sang est sacré...

L'alliance est *ineffaçable*, c'est même son caractère essentiel. La marque la symbolisant l'est alors aussi. L'alliance se fait avec la lumière, sous toutes ses formes, comme Verbe et comme feu, notions indissolublement liées. La pointe sur le cœur y imprime une marque, un point, une piqûre, la marque d'une aiguille (aiguillon). Elle pique et pourrait aller jusqu'à percer, à faire couler le sang, directement de sa source, le cœur, en laissant une marque qui peut être produite d'une autre manière. Quel qu'en soit le moyen, cela crée pour le candidat un événement essentiel dont la trace ne peut s'effacer. Pour reprendre les mots de J.-P. Schnetzler (1929-2009), il n'est pas question « d'éradiquer l'identité profane » même si cela pourra, en fin de compte, se produire³⁴. Il semble important de provoquer, par la sensation charnelle, une condition d'ouverture spirituelle qui est davantage qu'une « usure

33. L'émotion ne doit pas être confondue avec l'émotivité, ou avec la sentimentalité.

34. Et même si cela se produit au bout du compte, puisque c'est là le but de l'initiation.

de l'être ordinaire ». La pointe pour une marque dans la chair n'est pas étrangère aux rituels.

Ce qui précède permet de comprendre l'usage de termes comme marquer, ou graver. Les serments insistent sur le fait de ne pas graver, sculpter, imprimer, tracer... et, finalement, de *ne pas* écrire. Bien que cela ait d'abord trait au Nom/Mot, la marque dans la chair, et surtout dans la mémoire/conscience n'est pas étrangère à la problématique du Mot, puisqu'il s'agit de Verbe. L'inattendu sera écrit, de manière définitive, gravé dans le marbre de la tablette de la mémoire, où l'homme va chercher ce dont il a besoin pour le prononcer, lorsque le temps ou les circonstances le permettent.

Réflexions finales

Que peut-on en conclure, même provisoirement ? En premier lieu, les procédures *anciennes* révèlent que l'entrée se fait à la pointe d'un instrument acéré quelconque (épée, poignard, lance, puis angle de l'équerre, compas). Pourtant les premiers textes écossais n'en disent mot. Sont-ils les plus anciens ? ou sont-ce les textes irlandais ? On peut envisager aussi que ce qui n'est pas décrit n'était pas nécessairement absent.

Il existe de nombreux exemples où les procédures sont seulement évoquées. Elles n'en existent pas moins. Cela ne satisfera pas les historiens que seuls les documents bien authentifiés autorisent à émettre la moindre hypothèse quant au rite. Le Rite s'en passe fort bien. *L'aiguillon* peut être une procédure de l'ancienne³⁵ maçonnerie, même si les textes n'en parlent pas. Ils n'évoquent pas non plus d'autres aspects qu'ils pou-

35. Mais que désigne donc le terme d'ancien ?

vaient considérer comme si naturels et connus qu'ils n'étaient pas mis par écrit³⁶.

Les procédures A révèlent une prestation de serment sans objet pointu mais avec deux variantes : main droite sur la Bible (toujours), main gauche sous la Bible, ou main pendante. L'entrée du candidat se fera, au troisième grade, sur les deux pointes du compas. Le serment, ici, est prêté les deux mains sur la Bible. Quoi qu'il en soit, il est essentiel de comprendre que la main gauche *ne tient rien*.

Il peut y avoir *un cercle de frères* autour du candidat, au moment de la restauration complète de la Lumière. Les Maçons tendent l'épée ou le bras. Contrairement à la France, on n'indique jamais qu'ils se cachent le visage, car rien n'est rattaché, dans cette procédure, à aucun secret de cette sorte. Le sens est plus lumineux que naïvement secret. La procédure semble avoir été déplacée, en France, à un moment où le récipiendaire n'est pas encore frère *à part entière*.

Dans le grade intermédiaire de compagnon, ensuite, on utilise une équerre là où il y a arme pointue au 1^{er} grade, ou outil pointu au 3^e. Dans ce grade, chez les *Anciens*, on fait mettre le bras gauche à l'équerre, d'une manière ou d'une autre (soutenu par l'équerre ou une canne) au

36. Cela soulève le statut des documents (« maçonniques ») à notre disposition. En comparant avec ceux que nous utilisons actuellement, nous avons tendance à prendre les « anciens » catéchismes et les manuscrits, et même les « divulgations imprimées », *comme* des rituels « actuels ». Ceux-ci sont émis par une autorité administrative et imprimés de manière officielle. Ils servent clairement de *régulateurs*. Ce n'est pas le cas des anciens textes. La plupart sont des aide-mémoire, ou encore des *parties* de procédures couchées sur papier, destinées à un usage privé de *réfèrent*, comme peut-être pour aider à l'apprentissage de mémoire. Le fait qu'ils aient été conservés, et qu'ils nous soient parvenus, est sans doute davantage dû au hasard qu'à une volonté délibérée de conservation, pour les manuscrits. C'est le fait de tout document personnel manuscrit, qui n'émerge parfois qu'après une succession, ou une vente où ces « papiers » sont dispersés et deviennent publics. Le rapprochement entre rituels officiels et manuscrits vient de leur contenu, et de la forme qu'ils partagent, donc de comparaisons établies souvent sur des bases formelles.

L'aiguillon de la conscience

moment du serment. Dans tous les cas, la posture est justifiée par un geste d'origine biblique (allusion à Moïse ou à Josué)³⁷. Il sera repris pour partie dans le signe du grade et justifié encore par un rapport à la Lumière.

Les procédures M peuvent ne rien utiliser à l'entrée (1^{er} grade), lors de l'initiation (RF), ou utiliser l'épée tenue par le candidat (RÉR, RF, et anciennement RÉAA³⁸). Ces Rits utilisent un compas pour le premier serment. On va même parfois jusqu'à simuler avec lui la blessure sanglante (RÉR, *GME*, RF). On ouvre aussi le compas à angle droit. Le candidat prête donc, à ces Rits, son premier serment, la main gauche occupée à tenir un objet.

Le compas qui ne servait qu'au 3^e degré (Rits A) semble avoir été transféré au 1^{er} grade des Rits M. Mais on ne se sert plus que d'une seule des deux pointes. *L'outil* n'est pas présent à l'entrée au 3^e grade M. Le RÉAA combine les deux types de procédures et les utilise à deux moments séparés. Les Rits A légitiment le *pointage* en faisant de l'aiguillon de la chair, un aiguillon de la conscience. Les Rits M le justifient par le remords et la trahison du secret. Certains (RÉAA) combinent les deux aspects.

Les *Modernes* se situent sur le plan moral et justifient ainsi toute procédure. Les *Anciens* semblent d'abord attachés à l'éveil de la conscience et se situent sur le plan spirituel, plus secret, sans évoquer d'abord le remords. Les uns sont dans une voie, un art, un apprentissage, les autres dans une attitude morale. Cela ne signifie pas que cet aspect soit absent des Rits A, mais il n'y est pas primordial. C'est, suivant une heureuse formule, un *produit dérivé*, mais cela doit surtout être un pré-requis.

37. Cf. Chapitre IV.

38. Rituel donné en 1927 à une Loge de Paris. Cela disparaîtra ensuite.

Le Poignard et le Cœur

La perte de vision directrice de l'objet et de son usage s'accompagne d'une perte de substance symbolique. Les Modernes, nous semble-t-il, conservent des éléments comme s'ils en avaient oublié le sens ou, ce sens oublié, « parce qu'ils étaient là ». Ils les conservent malgré l'oubli. C'est aussi important.

L'aiguillon, ou l'aiguillonnement, est un événement inattendu destiné à marquer le candidat. Il sert à stimuler sa conscience et peut être comparé à cette autre stimulation (verbale) qu'est la partie du serment comportant les pénalités³⁹. Il sert d'*accroche mémorielle* à ce qui le suit immédiatement, et qui comporte les éléments essentiels de la méthode. Le discours est, de plus, assez clair : la piqûre de la chair est l'aspect visible de l'aiguillonnement de la conscience. C'est bien d'elle dont il est question de manière primordiale.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'en dehors de ces aspects, l'usage des pointes au cours de l'initiation fait partie des grands invariants, comme l'a signalé V. Propp. Cela ne signifie pas que cet usage soit une particularité du Rite maçonnique, un élément dont il peut se passer ou qu'il ne soit qu'un prétexte à des *travaux de loge*. Au contraire, cela souligne le fait que ce Rite appartient à une structure qui est loin d'être une invention du XVII^e ou du XVIII^e siècle et qu'il a un réel fondement anthropologique.

39. Cf. Chapitre II.

Table des matières

Introduction	13
Chapitre I. L'aiguillon de la conscience	21
Chapitre II. Les pénalités, pourquoi ?	49
Chapitre III. La mémoire	91
Chapitre IV. Midi ?	119
Chapitre V. Le temple de Salomon	145
Chapitre VI. Manque et construction	177
Bibliographie	191

maquette réalisée par

LHcom

03 44 88 90 04

www.lh-com.fr